

## Du jûjutsu au jûdô, ou du particulier à l'universel, un exemple de changement durant l'ère Meiji

In: Ebisu, N. 16, 1997. pp. 69-94.

### Abstract

The stakes of jûjutsu and jûdô are different. The various schools (ryuha) of jûjutsu teach their own particular way of fighting. Their esthetic component is distinctive, and kata are the principal aspect of their teaching. Kata allow the use of dangerous moves, as they are sequences of standardized techniques. In a jûjutsu school context, kata constitute not only a training method, but an end in itself. Kanô Jigorô's wish to rationalize and his ambition for universality allowed jûdô to become a popular sport as well as one without danger. However, kata no longer possess the same significance, and the esthetic dimension has disappeared from this discipline.

### Résumé

Les enjeux du jûjutsu et du jûdô sont différents. Les écoles (ryûha) de jûjutsu, enseignent chacune des manières de combattre qui leur sont propres. Leur composante esthétique est marquée. Les kata sont le principal de leur enseignement. Ils permettent la mise en jeu de coups dangereux, car ce sont des séquences de techniques codifiées. Dans le cadre des écoles de jûjutsu, les kata constituent non seulement une méthode d'apprentissage, mais aussi une fin en soi. La volonté de rationalisation ainsi que l'ambition d'universalité de Kanô Jigorô permirent au jûdô de devenir un sport populaire et sans danger, mais les kata n'y ont plus la même importance et la dimension esthétique a disparu de la discipline.

---

Citer ce document / Cite this document :

Champault Françoise. Du jûjutsu au jûdô, ou du particulier à l'universel, un exemple de changement durant l'ère Meiji. In: Ebisu, N. 16, 1997. pp. 69-94.

doi : 10.3406/ebisu.1997.975

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ebisu\\_1340-3656\\_1997\\_num\\_16\\_1\\_975](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ebisu_1340-3656_1997_num_16_1_975)

---

# DU JÛJUTSU AU JÛDÔ, OU DU PARTICULIER A L'UNIVERSEL, UN EXEMPLE DE CHANGEMENT DURANT L'ÈRE MEIJI

Françoise CHAMPAULT  
*Pensionnaire à la Maison franco-japonaise*

## Résumé

Les enjeux du *jûjutsu* et du *jûdô* sont différents. Les écoles (*ryûha*) de *jûjutsu*, enseignent chacune des manières de combattre qui leur sont propres. Leur composante esthétique est marquée. Les *kata* sont le principal de leur enseignement. Ils permettent la mise en jeu de coups dangereux, car ce sont des séquences de techniques codifiées. Dans le cadre des écoles de *jûjutsu*, les *kata* constituent non seulement une méthode d'apprentissage, mais aussi une fin en soi. La volonté de rationalisation ainsi que l'ambition d'universalité de Kanô Jigorô permirent au *jûdô* de devenir un sport populaire et sans danger, mais les *kata* n'y ont plus la même importance et la dimension esthétique a disparu de la discipline.

Summary — From *Jûjutsu* to *Jûdô* or from Particular to Universal,  
an Example of Change during the Meiji Era

The stakes of *jûjutsu* and *jûdô* are different. The various schools (*ryûha*) of *jûjutsu* teach their own particular way of fighting. Their esthetic component is distinctive, and *kata* are the principal aspect of their teaching. *Kata* allow the use of dangerous moves, as they are sequences of standardized techniques. In a *jûjutsu* school context, *kata* constitute not only a training method, but an end in itself. Kanô Jigorô's wish to rationalize and his ambition for universality allowed *jûdô* to become a popular sport as well as one without danger. However, *kata* no longer possess the same significance, and the esthetic dimension has disappeared from this discipline.

柔術から柔道へ、あるいは特殊から普遍へ：明治期の変化の一例

フランソワーズ・シャンポー

日仏会館研究員

### 要旨

柔術と柔道には、その核心において異なるものがある。柔術の流派は、各流派固有の戦い方をそれぞれ伝授する。そこには、美的なファクターがある。「形」が、柔術修行上の中心となっており、「形」を通して、危険をとまなうような技にもふれることが可能になるのである。なぜなら、それは様式化された技のシークエンスだからである。柔術の流派においては、「形」はたんに技を修得するための方法にとどまらず、それ自体が目的ともなるのである。合理的であることと普遍的であることを求めた嘉納治五郎の意図と野心は、柔道が大衆的で安全なスポーツとなることを可能にしたのであるが、そこでの「形」は柔術におけるような重要性を持っておらず、美的な次元も柔道の修行からは消失したのである。

Lors de l'ère Meiji, parallèlement à la mode des choses occidentales, certains Japonais portèrent un regard nouveau sur leur propre culture. Kanô Jigorô 嘉納治五郎 (1860-1938) fut l'un d'entre eux. S'intéressant à la tradition japonaise du *jûjutsu*, art de combat à mains nues ou faiblement armé<sup>1</sup>, il s'attacha à revaloriser et à rénover ce domaine à la lumière de la science européenne nouvellement importée, pour en faire une discipline non seulement adaptée à la nouvelle société en train de voir le jour au Japon, mais dotée également d'une valeur éducative universelle.

Ses efforts portèrent leurs fruits. La Fédération internationale de *jûdô* compte des membres dans 175 pays (1996) et le *jûdô* se présente comme la discipline physique d'origine japonaise la plus connue dans le monde.

On s'intéressera donc au processus et aux critères qui ont permis de passer du *jûjutsu* au *jûdô*, c'est-à-dire de faire d'une discipline à l'origine très ancrée dans un contexte culturel spécifique, et donc en soi peu vouée à la divulgation, une discipline comptant des adeptes dans le monde entier.

---

<sup>1</sup> C'est-à-dire revêtu ou non d'une armure, sans sabre long ni armes d'hast, mais armé éventuellement d'un poignard, d'une corde, ou d'un sabre court.

## I. KANÔ JIGORÔ

L'origine sociale et le niveau d'éducation de Kanô Jigorô le prédisposaient à poursuivre une carrière de grande envergure. Il eut le privilège de recevoir une double formation : éducation japonaise et en même temps formation à la pointe des connaissances occidentales pour son pays. Ces facteurs jouèrent sans nul doute un rôle fondamental dans l'essor que prit le *jûdô*.

Jigorô naquit en 1860 dans la province de Hyôgo. Son père, Kanô Jirôsaku 嘉納治郎作 (1813-1885), lié au célèbre politicien Katsu Kaishû 勝海舟 (1823-1899), avait été, au service du *bakufu*, un pionnier du trafic côtier sur des bateaux européens, puis devint un haut fonctionnaire de la marine du gouvernement de Meiji. Jigorô allait donc recevoir la meilleure éducation possible pour son époque. Après avoir reçu des leçons de précepteurs, il alla, à la mort de sa mère alors qu'il avait dix ans, rejoindre son père à Tôkyô où il continua à suivre des leçons en calligraphie et en études chinoises. Puis il entra dans un cours où il apprit l'anglais et l'allemand. Son habileté en anglais notamment (il écrivit une partie de ses notes concernant le *jûdô* dans cette langue) allait incontestablement lui servir plus tard dans ses activités internationales. Il entra en 1875 à l'école Kaisei, et quand deux ans plus tard l'école devint la prestigieuse Université de Tôkyô, il s'inscrivit à la faculté de lettres où il se spécialisa en politique et en économie.

C'est à cette époque que Kanô prit conscience que :

*On peut distinguer parmi les sciences, les sciences mortes et les sciences vivantes. Les sciences vivantes sont utiles dans la réalité, les sciences mortes sont inutiles. Si l'on se plonge immodérément dans la lecture, on arrive sans doute à obtenir une vaste connaissance, mais suivant son contenu, elle peut ne pas être utile. Toutefois, même si l'on ne lit pas énormément, pourvu que l'on soit plein de discernement et que l'on sache ce qui vous est nécessaire, cela portera ses fruits. C'est cela les sciences vivantes. Quelqu'un qui connaîtrait parfaitement l'histoire de la politique, mais qui, au milieu de faits complexes, n'aurait pas la faculté d'imaginer les causes et les effets, ne serait pas capable de connaître le caractère d'autrui et ne maîtriserait pas l'art de se conduire avec les gens, ne pourrait pas réussir en tant qu'homme politique<sup>2</sup>.*

Son intérêt pour l'exercice du pouvoir en même temps que son goût du pragmatisme apparaissent ici de façon patente. Un aperçu de sa carrière montre une brillante réussite en tant qu'éducateur, et un désir évident de faire reconnaître le Japon aux yeux du monde.

<sup>2</sup> Cité par Minamoto Ryôen 源了圓, *Kata to Nihon bunka* 型と日本文化, Tôkyô, Sôbunsha, 1992, p. 296.

Tout d'abord professeur de politique et d'économie à Gakushûin, très célèbre établissement recrutant ses élèves dans l'aristocratie, sous-directeur de la même école 4 ans plus tard, directeur du lycée d'ancien régime de Kumamoto (actuellement Université nationale de Kumamoto), directeur à 33 ans du lycée d'ancien régime de Tôkyô (actuellement faculté des arts libéraux de l'Université de Tôkyô), et trois mois plus tard de l'École Normale Supérieure de Tôkyô (devenue aujourd'hui l'Université de Tsukuba), plusieurs fois conseiller au ministère de l'éducation nationale, il fut le premier membre asiatique du Comité Olympique en 1909, et le chef de la première délégation japonaise aux jeux Olympiques de Stockholm en 1912. Les sportifs qu'il accompagnait n'avaient pas de lien avec le *jûdô*, mais étaient des spécialistes de la course à pied. Faisant de nombreux voyages à l'étranger à la demande du ministère de l'éducation pour enquêter sur les systèmes scolaires, pour propager le *jûdô*, ou en relation avec le mouvement olympique, il mourut en mer en 1938, à l'âge de 78 ans.

La caractéristique de Kanô dans le paysage de la fin du XIX<sup>e</sup> ou le début du XX<sup>e</sup> siècle est qu'il ne satisfait pas son intérêt pour l'éducation en se consacrant à une activité d'ordre principalement intellectuel, mais à travers un engagement physique, par le biais d'une pratique, d'une discipline corporelle. C'est au moyen d'une formation physique — l'entraînement au *jûdô* — qu'il visa à promouvoir une formation spirituelle.

Tous les auteurs s'entendent pour dire que la motivation de Kanô pour la pratique du *jûjutsu* fut à l'origine très simple et d'ordre tout à fait personnel : le *jûjutsu* avait la réputation de permettre de vaincre plus forts que soi, et Kanô, de petite taille et de faible constitution, souffrait d'un complexe d'infériorité. Il se serait mis à la recherche d'un professeur très tôt mais en vain, et n'aurait pour finir trouvé un maître en la personne de Fukuda Hachinosuke 福田八之助, chef du Tenjin shin.yô-ryû 天神真楊流 qu'en 1877, l'année de son entrée à l'université. A la mort de celui-ci, en 1879 il continua à suivre l'enseignement de la même école, cette fois sous la direction d'Iso Masatomo 磯正智. Ce dernier mourut deux ans plus tard et Kanô se tourna vers une autre école, le Kitô-ryû 起倒流, dont le maître était Iikubo Tsunetoshi 飯久保恒年. Il lança sa propre discipline, le Kôdôkan *jûdô*, l'année suivante, en 1882, alors qu'il enseignait à Gakushûin, un an après l'obtention de son diplôme à l'université. Il avait 22 ans.

La mort de ses deux premiers maîtres fut peut-être une grande chance pour Kanô. Sans elle, il ne se serait sans doute pas tourné vers l'étude du Kitô-ryû, et il n'aurait peut-être pas trouvé dans le *jûjutsu* de quoi satisfaire sa grande curiosité intellectuelle. En effet c'est la

## DU JÛJUTSU AU JÛDÔ...

différence entre ces deux styles qui aiguillonna en grande partie son intérêt et lui suggéra la possibilité de créer un style «parfait». Les deux écoles présentaient des contrastes frappants. Le Tenjin shin.yô-ryû est une école dont les techniques sont conçues pour des combattants en costume de ville, alors que celles de Kitô-ryû sont conçues pour des adversaires portant l'armure. Cette dernière école avait pour spécialité les techniques de projection, tandis que l'enseignement de la première école avait davantage développé les techniques de coups et d'immobilisations.

Le fait que Kanô s'inspire de deux écoles pour créer son propre style n'avait en soi rien de nouveau. C'est ainsi que la plupart des écoles enseignant l'art du combat avaient été créées. Iso Masatari 磯正足 avait par exemple fait la synthèse du Yôshin-ryû 楊心流 et du Shin no shintô-ryû 真之神道流, y apportant quelques modifications personnelles, dit-on, pour créer le Tenjin shin.yô-ryû au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Procéder par emprunts, retouches et ajouts, plutôt que d'avoir l'ambition de créer «à partir de zéro» une œuvre entièrement personnelle, est une caractéristique que l'on retrouve dans de nombreux domaines de la culture japonaise<sup>3</sup>. Mais Kanô ne s'adonna pas seulement au *jûjutsu*, il s'intéressa également à différentes disciplines sportives à la mode de son temps : aviron, marche à pied, gymnastique aux agrès...La discipline qu'il pratiqua le plus longtemps est le base-ball qui venait tout juste d'être introduit au Japon. Et il semble qu'il en soit arrivé à la conclusion qu'aucune discipline n'était aussi complète que le *jûjutsu* auquel il était pourtant nécessaire d'apporter des modifications pour qu'il corresponde aux besoins de l'époque.

## II. L'ARRIÈRE PLAN HISTORIQUE DE LA CRÉATION DU JÛDÔ

A l'époque d'Edo, la pratique des arts de combat, théoriquement privilège de la classe guerrière, la seule à avoir le droit au port du sabre, était transmise par des écoles d'armes ou *ryûha* 流派. Le mot école ne désigne pas ici un espace particulier, mais un style ; c'est dans le même sens que l'on parle d'école de *nô* (Kanze-ryû, Kita-ryû...) par exemple. Les personnes se réclamant d'une même école

<sup>3</sup> Dans un article consacré essentiellement à la création musicale, Tamba Akira, par exemple, définit le mode de création par modifications continues comme étant une caractéristique essentielle de la production artistique japonaise. «Tradition et innovation dans la création japonaise», *Japon. Revue d'Esthétique*, Paris, 1990, pp. 83-89.

reconnaissent pour maître fondateur du style la même personne, historique ou légendaire.

Durant cette période, l'entraînement au combat à mains nues ou faiblement armé contre un adversaire armé ou non, pour être très répandu, n'avait pas le même prestige que l'art du maniement du sabre et était en général une occupation de guerriers de bas rang et des membres de la police, auxquels il était utile dans l'exercice de leur fonction. Pour les guerriers de haut rang, le combat, par définition, reposait sur l'emploi des armes, la plus noble de toutes étant le sabre. L'idée du corps à corps devait aussi leur sembler vulgaire, et l'on disait par exemple chez les guerriers du fief des Asano à Mihara dans la province de Bingo :

*Rien que de voir du jûjutsu, on en a les yeux souillés<sup>4</sup>.*

Certaines écoles furent des exceptions, le Kitô-ryû par exemple. Son fondateur au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Ibaragi Toshifusa 茨木俊房<sup>5</sup> enseigna au *shôgun* Iemitsu qui avait en même temps comme maître d'armes le très célèbre Yagyû Munenori 柳生宗矩, du Yagyû Shinkage-ryû 柳生新陰流, dont les maîtres allaient être au service des *shôgun* jusqu'à la fin du *bakufu*. Les deux hommes, Munenori et Toshifusa, eurent comme mentor le moine Zen Takuan 沢庵<sup>6</sup>, et ce dernier joua sans doute un rôle prépondérant dans le choix du nom de l'école Kitô, littéralement *ki* 起 «se lever» et *tô* 倒 «tomber».

Il peut sembler quelque peu étonnant qu'un fils de bonne famille s'intéresse à un art ne véhiculant pas une image très distinguée. Mais tout en voulant vaincre son complexe d'infériorité, Kanô était sans doute très conscient de la nouvelle réalité en train de voir le jour au Japon. C'est un an après la prohibition du port du sabre par les autorités qu'il s'engagea concrètement dans l'étude du *jûjutsu*, et il devait penser que l'époque n'était plus à l'art des armes. A l'échelle

<sup>4</sup> Cité par Shimada Teiichi 島田貞一, «Bugei» 武芸. *Kôza Nihon fûzoku-shi* 講座日本風俗史 Tôkyô, Yûzankaku, 1959, Tome 11, p. 207.

<sup>5</sup> Oimatsu Shin.ichi 老松信一 note l'existence de trois hypothèses en ce qui concerne le fondateur de cette école, mais opte pour Ibaragi Toshifusa. *Nihon Budô taikai* 日本武道体系 Tôkyô. Dôhōsha, 1982, Tome 6, pp. 369-70.

<sup>6</sup> (1573-1645) Moine de la secte Rinzai, instigateur de l'application de la pensée du Zen aux arts de combat. Il écrivit notamment à l'intention de Munenori «Le livre des mystères de la sagesse immobile» *Fudôchi shinmyô-roku* 不動智神妙録, mais il est surtout connu de l'ensemble des Japonais pour avoir inventé, dit-on, la recette d'une sorte de radis saumuré qui porte son nom.

## DU JÛJUTSU AU JÛDÔ...

mondiale, sa démarche fut couronnée de succès. Une discipline à mains nues est moins marquée culturellement et donc plus facilement exportable. Nous avons évoqué le succès international du *jûdô*. Mais Kanô se trompait en ce qui concerne le Japon : la fédération de *kendô* y compte à l'heure actuelle plus de treize fois plus de membres que celle de *jûdô*.<sup>7</sup>

Que l'ensemble des arts de combat soit tombé dans l'oubli à l'ère Meiji semble être un fait acquis pour la plupart des auteurs. On peut penser au *nô* qui, privé brutalement de ses mécènes, sembla un moment être en grand danger de disparition à la même époque. Avec l'abolition des classes, donc la disparition des guerriers et l'interdiction du port du sabre (*haitô-rei* 廃刀令) promulguée en 1876, la pratique des arts de combat qui avait servi le gouvernement comme renforcement du sentiment d'appartenance à la classe guerrière pour maintenir l'ordre de la société féodale, semblait ne plus avoir de raison d'être. L'intérêt de Kanô pour le *jûjutsu* est présenté comme remarquable car à contre-courant, mais il est nécessaire de moduler quelque peu cette affirmation. Il serait plus juste de dire que le *jûjutsu* n'intéressait à l'époque ni les intellectuels, ni la bourgeoisie. De nombreuses écoles de *jûjutsu* étaient en effet actives à la Restauration. Le *jûdô* gagna sa notoriété en obtenant régulièrement la victoire dans des compétitions qui l'opposaient à d'autres styles. La difficulté de Kanô à trouver un maître vient probablement en partie du désaccord de son père qui ne devait pas approuver l'intérêt de son fils pour un art commun, mais elle est sans doute attribuable aussi à des questions d'affinités

<sup>7</sup> 1 628 934 titulaires de *dan* pour le *kendô*, contre seulement 119 675 affiliés à la fédération japonaise de *jûdô* (1996). Pour expliquer cette énorme différence, nous pensons qu'il faut prendre en considération les points suivants : malgré les efforts de Kanô, le sabre reste au Japon un symbole irremplaçable (l'épée est un des insignes, donnés par les divinités, du pouvoir de l'empereur ; le sabre a été présenté à l'époque d'Edo comme étant l'âme de tout guerrier) et le combat à mains nues véhicule toujours une image assez vulgaire, ainsi que l'idée de la formation d'un corps trapu jugé disgracieux. Les blessures au *jûdô* sont d'autre part plus nombreuses qu'au *kendô*. L'accent étant mis sur les combats libres et la compétition et non sur les *kata*, le *jûdô* repose avant tout sur la force physique et ne peut être pratiqué efficacement jusqu'à un âge avancé, contrairement au *kendô*. Malgré l'investissement financier beaucoup plus important que représente cette dernière discipline avec la nécessaire acquisition de gants et d'une armure de protection, les parents qui souhaitent que leur enfant acquiert une certaine forme de « politesse japonaise », en même temps qu'un tempérament combatif, préfèrent donc l'inscrire dans un club de *kendô*.



personnelles ou de commodité (éloignement par exemple). Certes, après la demande concrète en techniques guerrières liée aux troubles de la fin de l'époque d'Edo, l'ère Meiji pour beaucoup d'enseignants devait être bien morne. Fukuda Hachinosuke, le premier maître de Kanô pour le Tenjin shin.yô-ryû, et Iikubo Tsunetoshi du Kitô-ryû avaient tous deux enseigné au Kôbusho 講武所, le centre de formation au combat créé par le *bakufu* en 1855 pour répondre à la menace que représentait l'arrivée des navires étrangers près des côtes japonaises. Il s'agissait donc à l'époque de maîtres réputés. Mais quand Kanô devint le disciple de Fukuda Hachinosuke, celui-ci ne disposait que d'un *dôjô* de huit tatamis encombré de différents objets, car il servait également de salle d'attente pour la pièce où Fukuda exerçait comme rebouteux. Quant à Iikubo Tsunetoshi, il travaillait parallèlement comme employé des Postes. Ces hommes n'avaient pas eu le goût ou la capacité de s'adapter à la nouvelle époque. En 1928, Kanô ne citera que le nom de Yamaoka Tesshû 山岡鉄舟 comme personnalité s'étant intéressée aux arts de combat à la même époque que lui<sup>8</sup>. La référence est prestigieuse. Yamaoka Tesshû (1836-1888), politicien, calligraphe et homme d'armes, après avoir été versé dès le plus jeune âge dans l'art du sabre, avait fondé son propre style très influencé par la pensée du Zen, le Mutô-ryû 無刀流, en 1880. Au service du gouvernement de Meiji, il s'occupa tout d'abord de la valorisation de Shizuoka où il travailla notamment au développement de la production de thé. Il fut enfin nommé chambellan de l'empereur.

Pourtant à la même époque, un autre homme, Sakakibara Kenkichi 榊原健吉 (1830-1894), s'intéressa avec un succès foudroyant aux arts de combat, entraînant à sa suite de nombreux professionnels. Kanô le savait, mais son optique étant à l'extrême opposé de ce dernier, il n'avait sans doute pas envie de lui faire de la publicité, fût-ce de façon posthume. Kenkichi avait été un des maîtres d'armes du Kôbusho, ainsi qu'un des gardes du corps du *shôgun* Iemochi. Pour pallier le chômage, il eut l'idée d'organiser des spectacles à entrée payante dont les acteurs étaient des professionnels du combat. Le premier eut lieu pendant dix jours, à partir du 11 avril 1873, dans une baraque installée pour l'occasion sur le quai Saemon à Asakusa. La scène, au sol de terre battue, circonscrite d'un grand anneau de paille rempli de terre et entourée de quatre piliers, avait été copiée sur l'arène du *sumô*; l'affiche du spectacle reprenait le principe de celles des tournois de *sumô*, avec ses signes de taille décroissante du haut

<sup>8</sup> *Tokyô nichinichi shinbun shakai-bu-hen* 東京日日新聞社会部編 *Boshin monogatari* 戊辰物語, Tôkyô, Iwanami shoten, 1983, p. 162.

## DU JÛJUTSU AU JÛDÔ...

vers le bas, et les noms des vedettes inscrits en haut. Toujours comme au *sumô*, les combattants avaient été divisés en deux groupes, est et ouest et, à l'appel de leur nom, venaient l'un après l'autre au centre de l'arène. Le spectacle comprenait des assauts entre armes différentes, sabre versus *naginata*<sup>9</sup> par exemple, des combats contre des femmes et contre des étrangers qui ne devaient pas être la moindre attraction, et aussi des rencontres avec les gens de l'assistance qui le demandaient. Le succès fut immédiat. Le spectacle apparenté au spectacle de foire avec ses différents numéros de virtuosité devait être très divertissant et répondre à la curiosité du peuple en lui permettant de voir les experts aux armes de l'ancien régime et certains des protagonistes des conflits qui avaient eu lieu quelques années avant. Nombre de professionnels du combat au chômage s'empressèrent d'imiter Sakakibara. Des spectacles furent organisés dans tout le pays. Certains se spécialisèrent et ne montrèrent que des combats de femmes ou du *jûjutsu*. Pour attirer le public, on introduisit des saynètes, des tours d'adresse. On exagéra les cris. Le succès populaire fut tel qu'il donna lieu à la production d'estampes en couleurs dépeignant ces spectacles. Mais on les accusa aussi de mettre l'art en vente. La violence et sans doute l'aspect ludique de ces démonstrations n'étaient pas faits pour plaire aux autorités au moment où l'éducation physique occidentale était introduite dans les écoles.

Le préfet de Kyôto écrivait en 1880 :

*...Ils frappent la tête, siège de l'âme, ils portent des coups sur la gorge ou la poitrine, sources de la respiration, ils frappent le visage, ils bondissent à l'aveuglette, ils endurent la souffrance de ne plus pouvoir respirer, ils poussent de grands cris. Tout ceci est extrêmement mauvais pour la santé. Plutôt que ces choses nuisibles qui leur font perdre un temps précieux et mettent leur esprit et leur corps en souffrance, ils feraient mieux de se mettre à d'autres travaux et d'étudier, de mettre en ordre leur personne et leur famille, et de servir en tout le pays<sup>10</sup>.*

Ce genre de spectacles tomba dans l'oubli vers la fin du siècle, mais c'est très conscient de leur existence que Kanô créa le *jûdô*. Expliquant, en 1889, la raison pour laquelle il avait choisi d'appeler

<sup>9</sup> Arme d'hast composée d'une longue hampe et d'une lame à un tranchant, courbée vers l'extrémité.

<sup>10</sup> Watanabe Ichirô 渡部一郎 (présenté par), *Meiji Budô-shi* 明治武道史 Tôkyô, Jinbutsu ôraisha, 1971, p. 726.

sa discipline *jûdô*, et non *jûjutsu* qui était le terme couramment employé, il précisait :

*De nos jours, quand on dit jûjutsu, les gens ne pensent qu'à étranglements, désarticulations, techniques dangereuses de vie et de mort, qui nuisent à la santé et n'apportent rien de bon [...] En outre, comme on fait souvent du jûjutsu une sorte de spectacle avec entrée payante et qu'on le montre sur les lieux où l'on fait du sumô ou des acrobaties, les gens ont été encore plus incités à considérer que le jûjutsu était une chose vulgaire. Comme je ne voulais pas que l'on fasse une confusion avec ce genre de choses, j'ai évité l'emploi du mot jûjutsu [...]*<sup>11</sup>

En lançant ces «spectacles de sabre», *gekiken kôgyô*, 激剣興業<sup>12</sup>, Sakakibara Kenkichi avait choisi une voie populaire et jugée subversive par les autorités pour remédier à la disparition des arts de combat des organes officiels : les écoles des fiefs avaient été supprimées, et les arts de combat ne faisaient pas partie du système scolaire promulgué en 1871-72. Kanô, au contraire, conçut dès le début le *jûdô* de telle sorte qu'il puisse être incorporé dans l'éducation des écoles. Il est en tout cas complètement exagéré de dire que les arts de combat, et le *jûjutsu* en particulier, étaient soudainement tombés dans l'oubli au début de l'ère Meiji. En revanche, on peut affirmer que Kanô Jigorô fut le premier intellectuel à s'y intéresser, et ceci d'un point de vue très nouveau : celui de la «science occidentale», c'est-à-dire en adoptant une attitude de questionnement constante et en recherchant de façon systématique la rationalité.

En 1878, le «Centre pour l'enseignement de la gymnastique», Taisô denshûjo 体操伝習所, avait été créé pour établir des méthodes d'éducation physique modernes à l'intention des écoles. En 1883, le ministère de l'éducation nationale lui avait demandé d'enquêter sur les avantages et les inconvénients de l'introduction du *gekiken* et du *jûjutsu* dans les établissements scolaires. La conclusion de l'enquête avait été que l'un comme l'autre étaient inaptes à être introduits dans les matières scolaires, en raison de leur brutalité et de leur formation à un caractère agressif. C'est dans ce contexte, qu'en 1889, dans une conférence marquante, accompagnée de démonstrations pratiques, Kanô plaida devant le ministre de l'éducation nationale pour

<sup>11</sup> Kanô Jigorô, «Jûdô ippan narabi ni sono kyôikujô no kachi» 柔道 一般並ニ其教育上ノ価値. *Meiji Budô-shi*, p. 86.

<sup>12</sup> *Gekiken* était alors un mot à la mode pour désigner l'art du maniement du sabre.

## DU JÛJUTSU AU JÛDÔ...

l'introduction du *jûdô* dans les écoles. Il fut l'un des premiers, mais non le seul, à vouloir faire accréditer les arts de combat auprès du ministère. Après la victoire du Japon contre la Chine en 1895 notamment, apparurent des «méthodes de gymnastique par les arts de combat», *bujutsu taisô-hô*, 武術体操法 qui vantaient les mérites des arts de combat, efficaces non seulement en tant qu'éducation physique, mais aussi morale : leur pratique formait un esprit «guerrier», c'est-à-dire patriotique. En 1905, le Japon gagna la guerre contre la Russie, et «l'Association des vertus guerrières du Grand Japon» Dainippon Butokukai 大日本武徳会<sup>13</sup>, fondée en 1895, créa un «Centre de formation d'enseignants en arts de combat», Bujutsu kyôin yôseijô. En 1919, le mot *budô* allait remplacer celui de *bujutsu*. En 1911, le *gekiken* et le *jûjutsu* devinrent des matières reconnues, bien que non obligatoires du cursus scolaire. En 1926, les mots *gekiken* et *jûjutsu* furent remplacés par *kendô* et *jûdô*. La pratique d'au moins l'une de ces deux disciplines devint, en 1931, obligatoire au sein des cours d'éducation physique des collèges, année de l'Affaire de Mandchourie. Plus le Japon s'avança sur la voie du militarisme, plus l'enseignement des «*budô*» se fit compulsif dans les écoles, dans le but de fortifier le patriotisme, et éventuellement de servir au combat.

### III. LE CHOIX DU MOT JÛDÔ OU LE GOÛT DE LA MORALE

Quand Kanô lança son style en l'appelant *jûdô*, les termes les plus répandus pour désigner le combat à mains nues ou faiblement armé étaient *jûjutsu* et *yawara*. 柔, le premier caractère de *jûjutsu* signifie souplesse, le deuxième, 術, technique. *Yawara* s'écrit avec le même caractère que le *jû* de *jûjutsu*. Il s'agit d'un terme purement japonais, alors que *jûjutsu* est un mot de prononciation sino-japonaise. Pour cette raison, *jûjutsu* a une nuance légèrement plus officielle, plus «sérieuse» que *yawara*. Le terme générique désignant l'ensemble des arts de combat était *bugei* (*gei* 芸 : art, *bu* 武 : guerrier) ou *bujutsu*. Ce n'est qu'avec la montée du militarisme et la moralisation à outrance des arts de combat que le mot *budô*, bien connu des amateurs de sports de combat à l'étranger, devint d'usage fréquent.

<sup>13</sup> Le siège de la Butokukai se trouvait à l'intérieur de l'enceinte du sanctuaire de Heian, érigé pour commémorer le 1100ème anniversaire de l'instauration de la capitale à Kyôto. Le but de l'association était d'encourager la pratique des arts de combat et de développer les vertus guerrières. L'association utilisa le tissu de l'organisation policière, et devint, vers 1907, une organisation d'envergure nationale, avec des sections locales dans tout le pays dont les directeurs étaient les préfets des départements.

A l'origine, de nombreuses appellations faisaient référence au même art, *kumi.uchi* 組打, *torite* 捕手, *kogusoku* 小具足 (littéralement, *kumi.uchi* : «combat corps à corps» (*kumu* : lutter, *utsu* : frapper), *torite* : «prendre les mains», *kogusoku* : armement léger), etc., puis l'intérêt s'était déplacé des caractéristiques extérieures de l'art au principe qui sous-tendait les techniques : la souplesse, inspirée par les adages des classiques chinois, qu'il s'agisse de «la souplesse vainc la force» de Sanryaku 三略<sup>14</sup> ou du «le plus souple au monde domine le plus fort» de Lao-Tseu. Le Yôshin-ryû 楊心流 ou «école de l'esprit du saule» s'inspire par exemple de l'image du saule dont les branches, d'apparence faible, ploient sans se briser sous le poids de la neige.

Certaines écoles utilisèrent parfois le mot *jûdô* 柔道, c'est à dire littéralement «voie de la souplesse». On voit apparaître le terme dans un document du Jikishin-ryû 直信流 dès la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, ainsi qu'au début du XIX<sup>e</sup>, dans un traité du Kitô-ryû. Toutefois, d'autres mots étaient employés parallèlement à *jûdô*, qui n'apparaît en définitive que comme un terme élégant pour désigner le *jûjutsu*. Kanô Jigorô se révèle être le premier à avoir utilisé le mot en lui donnant un sens et un poids particuliers. Il précisa clairement que pour lui *jûdô* avait une implication plus profonde que *kadô* 華道, un des termes utilisés pour désigner l'art des fleurs, et que «*dô*» avait pour lui le sens de «voie fondamentale»<sup>15</sup>. Mais l'homme cultivé et

<sup>14</sup> Ancien traité militaire chinois en trois livres, inspiré par la pensée taoïste. Souvent attribué au personnage légendaire Kôsekikô 黄石公, celui-ci l'aurait donné à Chôryô 張良(? -161), qui aurait lui-même, grâce aux vertus de l'ouvrage, brisé la dynastie des Ts'in pour fonder celle des Han; mais le traité est vraisemblablement plus tardif.

<sup>15</sup> *Nihon Budô taikai*, Tome 10, p. 223. Terada Tôru 寺田透 (*Michi no shisô* 道の思想, Tôkyô, Sôbunsha, 1978) note que lorsque les Japonais parlent de *kadô*, *sadô* 茶道, *shodô* 書道 pour désigner l'art des fleurs, du thé ou de la calligraphie, «*dô*» n'a pas d'implication très profonde et dégage davantage l'idée de «monde» que celle de «voie». Il fait remarquer par ailleurs que les discussions au sujet des appellations utilisant l'idée de voie, *dô*, ou de technique, *jutsu*, ne pouvaient survenir que dans le monde des arts de combat. Les autres arts, art du thé, des fleurs, du *nô*, étant tous éloignés du domaine utilitaire, ne pouvaient être considérés comme arts qu'en fonction de leur caractère esthétique, et donc d'une dimension éthique, puisque corps et esprit sont également mis en jeu dans la technique. Dans le cas des arts de combat, au contraire, si le sujet possédait une technique (*jutsu*) lui permettant de vaincre à coup sûr l'adversaire, il lui était possible d'en faire une source de revenus. C'est l'arrière-plan qui explique pourquoi Kanô insiste sur *dô*.

## DU JÛJUTSU AU JÛDÔ...

fasciné par la démarche scientifique qu'était Kanô semble avoir pensé à la possibilité d'autres appellations. Dans sa conférence de 1889, après avoir critiqué la tendance du *jûjutsu* de l'époque, il expliqua qu'il n'avait pas opté pour les néologismes *jûrigaku* 柔理学 ou *jûriron* 柔理論, car ces mots, dont les suffixes, comme Terada le note, évoquent l'occidental «-logie»<sup>16</sup>, auraient pu faire penser que sa discipline était entièrement nouvelle. Il voulait au contraire tenir compte des mérites des anciens, et avait, pour cela, choisi un nom qui existait déjà.

Les écoles de combat créées avant l'ère Meiji portent souvent le nom de leur fondateur (Takeno.uchi-ryû, Sekiguchi-ryû, Shibukawaryû, etc., pour ne citer que des écoles de *jûjutsu*). D'autres vantent leur efficacité (Muhimuteki-ryû 無比無敵流 «l'incomparable école sans rivale» (bâton) Musô Jikiden Eishin ryû 無双直伝英信流 «l'école de la transmission directe incomparable d'Eishin» (sabre). Certains noms font référence à un épisode lié à la création du style, et comme beaucoup sont censés avoir été créés à la suite d'un rêve du fondateur au cours d'une retraite dans un temple ou un sanctuaire, le mot *musô* 夢想 «rêve» (à ne pas confondre avec l'homophone *musô* 無想 «sans pensée») apparaît fréquemment. Enfin, nombre d'appellations affichent la philosophie de l'école, ou ses références religieuses : Shin no shintô-ryû 真之神道流 «la véritable école shintô», Yôshin-ryû 楊心流 «l'école de l'esprit du saule», Tenjin shin.yô-ryû 天神真楊流 «la véritable école du saule des dieux du ciel», Jikishin-ryû 直信流, «l'école de la foi directe»...

Le nom officiel de la discipline de Kanô est Kôdôkan *jûdô* 講道館柔道. Kôdôkan est le nom qu'il donna à son *dôjô*, c'est-à-dire à l'établissement où était enseigné et est toujours enseigné son style. Malgré les déménagements il ne changea jamais de nom. Kôdôkan ne désigne donc pas un lieu physique, mais une institution. Littéralement, Kôdôkan signifie l'établissement (*kan*) où est enseignée (*kô*) la voie (*dô*). Les noms des établissements où étaient enseignés les arts de combat utilisaient fréquemment le caractère 武 (*bu*, guerrier) (Kôbusho, Renbukan, Genbukan...). En choisissant de ne pas employer ce caractère, mais celui de «voie», Kanô revendiquait d'office qu'il ne s'agissait pas d'un établissement pour apprendre de «simples techniques», mais d'une institution à visée morale. Il est par ailleurs impossible qu'il n'ait pas eu à l'esprit l'école de même nom du fief de Mito, créée en 1841 par le très nationaliste Tokugawa Nariaki 徳川斉昭, partisan de l'empereur et de l'expulsion des étrangers. La graphie

La plupart des fédérations de sports d'origine japonaise ont choisi de suivre son exemple, en utilisant pour nommer leur discipline ce suffixe : *kendô*, *karate-dô*, *kyûdô*...

<sup>16</sup> Terada T., *Ibid.*, p. 137.

utilisée par Kanô pour *kô* diffère (講 au lieu de 弘) mais les deux sont de sens proche. C'est sans doute parce qu'il éprouva la nécessité de marquer une différence avec les styles qui, avant lui, avaient utilisé le mot *jûdô* qu'il choisit *Kôdôkan jûdô* comme nom officiel de sa discipline, mais lui-même dans ses discours ou ses écrits employait fréquemment *jûdô*, sans qualificatif précédant le mot. Ce faisant, il présentait sa discipline dans un esprit hégémoniste, non pas comme un style de *jûjutsu*, ou une école parmi d'autres, mais comme étant LE *jûdô*. Cependant, le terme ne s'ancre pas tout de suite dans les mœurs bien entendu, et pendant longtemps, on parla de Kanô-ryû ou «style de Kanô» ou encore de Butokukai-ryû, style de la Butokukai où était enseignée sa discipline.

En 1889, Kanô n'avait pas encore formulé définitivement les principes fondamentaux de cette «voie» qui lui tenait tant à cœur, mais parlait déjà d'élévation de la vertu, d'exercice de l'intelligence et d'application de la théorie du combat (*shôbu no riron* 勝負の理論) à tous les domaines de la vie quotidienne.

#### IV. LE JÛDÔ COMME VECTEUR DE LA RÉUSSITE D'INDIVIDUS UTILES À LEURS PAYS

Pour Kanô, toutes les écoles de *jûjutsu* présentaient peu ou prou les défauts du Tenjin shin.yô-ryû ou du Kitô-ryû. La première école n'était pas adaptée à l'éducation physique à cause de ses techniques dangereuses. Plusieurs de ses *kata*<sup>17</sup> supposant l'utilisation d'une arme blanche et d'autres le port de costumes japonais à manches larges qui n'étaient plus à la mode, lui semblaient périmés. Selon lui, le Kitô-ryû, trop spécialisé dans les techniques de projection, était également imparfait, et comme méthode d'entraînement au combat et sur le plan de l'éducation physique. L'aspect esthétique marqué de l'ensemble des écoles les rendaient partiellement inefficaces comme entraînement au combat.

Tout en mettant en évidence ce qui représentait pour lui les lacunes des écoles de *jûjutsu*, Kanô insistait toutefois sur le fait que cet art était un héritage culturel précieux. Il voyait en lui une pratique purement japonaise, et réfutait l'attribution de son origine à Chin Genpin (Ch'en Yuan-pin) 陳元贊 (1587-1674), Chinois qui avait enseigné à Edo l'art du combat à mains nues à trois *rônin*. L'école de combat faiblement armé considérée comme la plus ancienne, le Takenouchi-ryû fondé par Takenouchi Hisamori 竹内久盛 (1503-1595), existait en effet déjà, sans parler des techniques de *sumô* et de combat au corps à

<sup>17</sup> Cf. infra

## DU JÛJUTSU AU JÛDÔ...

corps sur le champ de bataille qui avaient été développées depuis longtemps. Personne ne songe aujourd'hui à attribuer à Chin Genpin une influence décisive sur le développement de l'art. Mais il est intéressant de constater que Kanô considérait l'attribution de l'origine du jûjutsu à un Chinois, thèse qui avait eu ses défenseurs et continuait à en avoir à l'époque, comme un phénomène d'ordre pourrait-on dire psychosocial :

*En général, quand les gens veulent exprimer leur pensée, s'ils souhaitent obtenir la confiance des autres, ils ne disent pas qu'il s'agit de leur propre pensée, et croient qu'il est avantageux de la présenter comme s'agissant de celle d'autrui. Ainsi, ceux auxquels ils s'adressent en feront facilement plus grand cas. De plus, à l'époque [d'Edo], le respect des Japonais envers les Chinois était identique à la façon actuelle dont les Japonais considèrent les Occidentaux, et il y avait une tendance à croire la version [de l'attribution de l'origine du jûjutsu] à un Chinois, sans se demander si elle était fondée.<sup>18</sup>*

Bien que Kanô reconnût l'existence de techniques de combat à mains nues dans le monde entier, la pratique qui, à ses yeux, avait atteint le plus haut niveau de perfection était le jûjutsu. Qu'il s'agisse d'un produit purement japonais servait son nationalisme.

*Comme vous le savez, au Japon, depuis une époque ancienne jusqu'à il y a très peu de temps, les bugéi tels que le jûjutsu, l'art du maniement du sabre et celui de la lance, faisaient partie de l'éducation supérieure ; les personnes de talent avaient pour la plupart l'intelligence formée par les bugéi, et l'on peut dire que ce qu'elles ont accompli est le fruit de l'arbre né des bugéi. Et puis, comme l'amour de la patrie dépend énormément de l'amour envers les choses qui ont existé jusque-là dans le pays et de la capacité à avoir les mêmes sentiments que les gens du passé, pour faire respecter aux futures générations japonaises les choses du Japon et affermir leur patriotisme, il est absolument nécessaire de faire pénétrer, ne serait-ce qu'un peu, dans la mentalité des jeunes d'aujourd'hui, l'esprit des bugéi.[...] Toutefois en ce qui concerne les bugéi, l'entraînement à l'art de la lance n'est pas particulièrement nécessaire, et l'art du sabre n'est plus aussi utile qu'auparavant ; il faut donc reconnaître que l'entraînement au jûdô est le plus approprié. Et si l'on s'exerce au jûdô sous la direction d'un enseignant convenable, de soi-même on respectera la patrie, l'on aimera les choses de son pays, et l'on pourra former un caractère élevé et un tempérament courageux<sup>19</sup>.*

---

<sup>18</sup> Cité par Kimura Yoshitsugu 木村吉次, *Nihon kindai taiiku shisô no keisei*, 日本近代体育思想の形成 Tôkyô, Kyôrin shoin, 1975, p. 55.

<sup>19</sup> Kanô J., *Ibid.*, p. 92.



Parmi toutes les valeurs possibles pour représenter l'identité nationale, Kanô choisit celles classiquement attribuées à la classe guerrière. Pour lui, le but originel du *jûjutsu* était l'entraînement au combat, tandis que l'éducation physique et la formation psychologique, *renshin* 練心, en formaient les buts secondaires. En revanche, son *jûdô*, moyennant certaines modifications à la lumière de principes scientifiques, remplissait conjointement trois fonctions : méthode d'éducation physique, *taiiku-hô* 体育法, méthode de combat, *shôbu-hô* 勝負法, et méthode de formation intellectuelle et morale, *shûshin-hô* 修心法. Ainsi, bien que Kanô présentât ces trois buts comme indissociables, il faisait passer l'éducation physique avant la méthode de combat. Pour lui, le but de l'éducation, éducation physique comprise, était de donner aux gens «des capacités utiles». En ce domaine, sa discipline était arrivée à la perfection, car non seulement elle était sans danger (moins de blessures graves qu'aux exercices aux agrès ou à l'équitation selon lui), mais elle permettait aussi d'acquérir une agilité applicable à la vie quotidienne<sup>20</sup>. D'autre part, certains *kata* spécialement créés dans la perspective de l'éducation physique permettaient d'exercer des muscles peu mis en jeu dans les exercices libres de combat (*randori*), et pouvaient être pratiqués aussi bien par des vieillards que par des personnes en mauvaise santé<sup>21</sup>. En mettant ainsi l'accent sur l'éducation physique, Kanô présentait d'emblée le *jûdô* comme une matière apte à faire partie du système scolaire. Il remplaçait de plus le concept de *renshin* qu'il attribuait aux anciennes écoles par celui de *shûshin* («formation intellectuelle et morale»). Ce dernier terme a une connotation plus morale que *renshin* et était apte à séduire le ministère de l'éducation nationale. L'idée de formation morale était aussi plus facilement compréhensible par tous,

<sup>20</sup> Le *jûdô* permet notamment selon Kanô de sortir indemne d'une voiture s'étant renversée, d'être capable d'éviter la chute d'un objet sur soi, de ne pas tomber si l'on manque un échelon d'échelle, d'éviter d'être blessé si l'on est attaqué. Kanô J., *Ibid.*, p.87.

<sup>21</sup> Dès 1889, Kanô avait conçu des *kata* destinés avant tout à l'éducation physique. Il parle alors de *tai.iku-hô no kata*. En 1921, l'*atemi-no-kata* joue le même rôle. Le Kôdôkan enseigne aujourd'hui le *seiryoku zenyô kokumin tai.iku no kata* («*kata* pour l'éducation physique du peuple en vue de la meilleure utilisation de l'énergie»), dont le premier nom était *kôbôshiki kokumin tai.iku no kata* («*kata* pour l'éducation physique du peuple en forme d'attaque et de défense»), qui est censé avoir été créé en 1927, mais les *kata* antérieurs en étaient peut-être des prototypes. Quoiqu'il en soit, l'intérêt constant de Kanô pour l'éducation physique apparaît clairement.

## DU JÛJUTSU AU JÛDÔ...

y compris par les enfants des écoles, que celle du travail psychologique et corporel supposé par *renshin* qui vise à la non-intentionnalité (*mushin* 無心) comme condition de la perfection. Toutefois, en ce domaine Kanô n'innovait pas vraiment ; l'idée du perfectionnement de soi qui doit être utile à la gestion de la société se trouve en effet dans les écrits d'une école d'armes comme le Yagyû Shinkage-ryû, dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle, et d'une façon générale l'influence du néo-confucianisme donna, au moins en théorie, une connotation morale à la pratique des arts de combat durant l'époque d'Edo.

Progressivement, la simple idée de la souplesse ne satisfera plus Kanô, qui finira par aboutir aux deux principes, répétés jusqu'à en faire des slogans : *seiryoku zen.yô* 精力善用 «meilleure utilisation de l'énergie» et *jita kyôei* 自他共栄 «prospérité mutuelle»

*...Comme je le dis toujours, le principe fondamental du jûdô est la meilleure utilisation de l'énergie. Autrement dit, il s'agit, en prenant le bien pour but, d'exercer l'énergie avec une efficacité maximum. J'explique que le bien c'est de contribuer à la perpétuation et au développement de la vie de groupe. Y faire obstacle représente le mal. Dans notre pays, la fidélité au suzerain, la piété filiale et la loyauté qui ont été préconisés depuis les temps anciens représentent le bien parce que ce sont des facteurs importants pour favoriser la vie de groupe de notre pays. S'y opposer est mal. De plus, comme la perpétuation et le développement de la vie de groupe ou sociale sont obtenus par l'entraide et les concessions mutuelles, celles-ci représentent aussi le bien. Tel est le principe fondamental du jûdô. Si on applique ce principe à l'attaque et à la défense, cela donne les kata et les randori. Si on l'applique à l'amélioration du corps, il devient éducation physique, si on l'applique au polissage de l'intelligence et au développement de la vertu, il devient une méthode d'éducation intellectuelle et morale ; quand on l'applique à l'habillement, au couvert, à l'habitation, aux relations sociales, au travail, à la gestion des affaires, à tout ce que peuvent faire les individus dans la société, il devient un mode de vie en société<sup>22</sup>.*

Pour Kanô, il s'agissait de mener une «vie rationnelle»<sup>23</sup>. Les «capacités utiles» pour l'individu sont celles qui sont utiles au pays. Vers 1889, le *jûdô* semble avoir été conçu par Kanô pour servir uniquement la prospérité de la nation japonaise, mais sa pensée évolua vers l'idée d'un *jûdô* universel, une sorte d'espéranto, grâce auquel non seulement le monde entier pourrait vivre en paix, mais qui assurerait à chacun la réussite personnelle, clé de la prospérité des nations. Il s'agissait aussi de la contribution que le Japon, en échange

<sup>22</sup> Oimatsu S., «Jûdôshi» 柔道史 *Nihon Budô taikei* , Tome 10, p. 240.

<sup>23</sup> Oimatsu S., *Ibid.*, p. 241.

des nombreux enseignements venus de l'extérieur, devait apporter au monde<sup>24</sup>.

*La meilleure utilisation de l'énergie est la clé de la perfection personnelle. La perfection personnelle s'atteint en contribuant à la perfection des autres. La perfection personnelle est la base de la prospérité mutuelle du genre humain.*<sup>25</sup>

## V. UNE MÉTHODE RATIONNELLE ET SANS DANGER

La grande originalité de Kanô réside dans le caractère volontairement scientifique, ou disons systématique, de sa démarche. A l'époque où il s'entraînait au *jûjutsu*, l'enseignement de l'ensemble des écoles d'armes, reposait avant tout sur une imitation du maître basée sur une répétition inlassable des mêmes gestes. On «apprenait avec le corps» (*karada de oboeru*) idéalement jusqu'au stade où «l'esprit et la technique ne font plus qu'un», *shingi ittai* 心技一体<sup>26</sup>. L'élève, laissé pour beaucoup seul face à sa propre responsabilité, devait apprendre, non seulement des techniques ou un style, mais apprendre à apprendre. L'expression «voler les techniques» *waza wo nusumu*, reste un leitmotiv de l'enseignement de tous les arts japonais.

Ce que disait au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, Issai Chôzan 佚斎栲山, de l'art du sabre, demeure représentatif de l'idéal d'enseignement des écoles d'armes (et non des fédérations sportives) de nos jours :

*Le maître enseigne d'abord la technique et n'explique pas son sens ; il attend que l'élève comprenne de lui-même.[...] Ce n'est pas par mesquinerie qu'il n'explique pas. Il espère seulement que le disciple emploiera son esprit et s'adonnera entièrement à l'étude. Quand celui-ci s'est appliqué de tout son cœur et a compris quelque chose de lui-même, alors il va devant son maître. S'il est conforme à l'esprit du maître, alors celui-ci simplement l'approuve. Il n'y a aucun enseignement qui provienne du maître*<sup>27</sup>.

<sup>24</sup> Kanô sensei denki hensankai, 嘉納先生伝記編纂会, *Kanô Jigorô*. Tôkyô, Kôdôkan, 1977, p. 281.

<sup>25</sup> Oimatsu S., *Ibid.* p. 239.

<sup>26</sup> L'idée d'unicité de *shingi ittai* ne veut pas dire que la tonicité du corps et l'attitude psychologique doivent être de même qualité. La relation entre corps et esprit est d'ordre complémentaire ; si l'esprit est offensif, la garde doit paraître défensive. C'est de l'union inconsciente ou non-intentionnelle des contraires que naît la perfection.

<sup>27</sup> Tengu geijutsu-ron 天狗芸術論, *Bujutsu sôsho* 武術叢書 (recueil présenté

## DU JÛJUTSU AU JÛDÔ...

Kanô raconte que Fukuda Hachinosuke basait ses cours uniquement sur la répétition et «l'apprentissage par le corps». L'anecdote suivante est régulièrement citée pour illustrer la hardiesse de l'esprit de curiosité intellectuelle de Kanô, contrastant fortement avec le mode d'enseignement habituel. Un jour, alors que son maître utilisait une technique que lui-même ne connaissait pas pour le projeter, Kanô demanda par trois fois comment il s'y prenait. Les deux premières fois Fukuda ne fit que lui répondre d'attaquer à nouveau. La troisième, son maître, sans doute excédé, lui aurait rétorqué qu'il était impossible de comprendre en posant ce genre de question, et que seule la répétition menait au succès. Il est évident qu'avec ce mode d'enseignement, ou de non-enseignement, l'apprentissage pour le sujet prend une dimension morale : c'est de son perfectionnement non seulement technique mais aussi éthique qu'il est question. D'un autre côté, personne n'a la responsabilité officielle des différences individuelles dans la rapidité de l'apprentissage<sup>28</sup>. A l'inverse, Kanô Jigorô rechercha une méthode pédagogique exotérique et systématique. Le fait qu'il ait posé des questions à son maître est tout à fait représentatif de sa démarche et devait être très choquant pour son époque. De nos jours encore, les maîtres des écoles d'armes n'aiment guère que l'on mette la logique avant l'action. C'est au contraire à partir de l'action que chaque individu est censé découvrir les principes qui en sont la base. Il ne s'agit pas tant de comprendre que de pouvoir.

Kanô étaya par ailleurs son approche intellectuelle du «terrain» par un grand travail de recherche comparative et une quête systématique d'informations, allant à l'encontre de la tradition des écoles d'armes. Il acheta chez les bouquinistes tous les documents sur le *jûjutsu* (traités, diplômes) qu'il put trouver, et rendit visite à des maîtres d'autres styles qui, sans doute très flattés de voir ce jeune professeur enseignant dans la célèbre école de l'aristocratie s'intéresser à leur art, lui apprirent aisément ce qui autrefois était tenu caché. Allant à l'opposé de la tradition de secret des écoles d'armes, l'attitude de Kanô se révèle très novatrice. En ce sens, il se présente non seulement comme le fondateur du *jûdô* mais comme le pionnier, à l'époque contemporaine, des études sur les arts de combat. Son analyse en ce domaine est remarquablement clairvoyante. Alors que beaucoup d'auteurs aujourd'hui encore parlent de décadence des arts de combat à l'époque d'Edo, Kanô reconnaissait que la pratique du *jûjutsu*, de par Yoshimaru Kazuo (吉丸一昌), Tôkyô, Meichô kankôkai, 1978, p. 318.

<sup>28</sup> Sur ce sujet, voir par exemple Fukushima Masato 福島真人. *Shintai no kôchikugaku* 身体の構築学, Tôkyô, Hitsuji shobô, 1995.

moyen dirigé vers un but (l'entraînement au combat), était devenue une fin en soi et qu'en avaient découlé une forme de pensée esthétique et un modèle de beauté des mouvements corporels.

Selon lui, la pratique du *jûdô* permet de développer les six qualités suivantes, qui se présentent en même temps comme des éléments essentiels du processus d'apprentissage : 1) le sens de l'observation, 2) la mémoire, 3) l'esprit d'entreprise (*shiken*), 4) l'imagination, 5) le langage, 6) l'absence de parti pris allié à l'esprit de synthèse, *tairyô*.

La nécessité du sens de l'observation lors de l'apprentissage d'une discipline physique va de soi ; en ce qui concerne la mémoire, Kanô note qu'elle est tout particulièrement nécessaire pour le débutant qui doit se souvenir de ce qui lui est enseigné. *Shiken* 試験 que nous traduisons par «esprit d'entreprise» est selon lui la capacité à mettre à l'épreuve les suppositions ou les idées du sujet. Dans la pratique, si le sujet pense que telle cause produira tel effet, il est nécessaire de passer à l'action pour éventuellement revoir le point de vue initial et adopter une nouvelle idée qui doit elle aussi être mise à l'épreuve. L'imagination, peu importante pour le débutant devient fondamentale par la suite. Il faut être capable d'expliquer clairement les techniques et aussi de poser des questions, l'habileté à parler est donc développée. Enfin, *tairyô* 大量, défini comme «la capacité à intégrer sans préjugés de nouvelles idées ainsi que la faculté de penser en même temps à différentes choses et de les réunir sans tomber dans la confusion»<sup>29</sup>, deux qualités nécessaires pour la progression, est à la fois l'absence de parti pris et l'esprit de synthèse.

Kanô présentait ainsi le *jûdô* comme une véritable méthode de formation intellectuelle, se référant à un processus logique. Les facteurs qu'il met en évidence pourraient être définis comme les qualités essentielles à tout chercheur dans un domaine scientifique. Il ne s'agit pas d'enseigner des connaissances, mais de permettre au sujet de penser par lui-même et d'innover. En cela, Kanô est résolument moderne. La progression dont il parle est non seulement la progression individuelle, mais la progression du *jûdô* même. Lui-même et ses disciples ne cessèrent effectivement d'apporter des améliorations à la discipline. Toutefois on peut mettre en question l'ambition de créer une formation intellectuelle moderne, structurée de façon logique, en se basant sur une pratique physique, et on peut se demander si l'efficacité de l'approche de Kanô, révolutionnaire en son temps car aucune école de combat n'avait aussi clairement mis en lumière les éléments essentiels de la progression, ne se limite pas en définitive à

<sup>29</sup> Kanô J., *Ibid.*, p. 94.

la seule acquisition du *jûdô*.

L'enseignement des écoles de *jûjutsu* se divisait en deux méthodes : *kata* 形 et *randori* 乱取. Dans le domaine des arts de combat, un *kata* est une séquence de techniques codifiées, exécutées par deux partenaires-adversaires ayant chacun un rôle bien défini. Le *tori* est celui qui l'emporte (*toru* : prendre). L'*uke* est celui qui attaque et en définitive se fait battre (*ukeru* : recevoir, subir)<sup>30</sup>. Un *randori*<sup>31</sup>, jadis appelé parfois *kata-nokori*, «ce qui reste des *kata*», est un exercice libre de combat. Les *kata* à l'époque d'Edo constituaient l'essentiel de l'étude. Ce n'est qu'à partir de la période d'agonie du *bakufu*, en liaison avec les troubles de la restauration, que la pratique des *randori* était devenue commune.

En maintenant l'entraînement aux *kata*, Kanô se situait dans le prolongement de la tradition, mais tout dans le reste de sa méthode relève de l'innovation, la plus fondamentale étant le rationalisme de sa démarche. Alors que jusque là les principes étaient appris de façon empirique et les différentes situations appréhendées au cas par cas, dans leurs particularités, il eut l'idée d'opérer une classification de toutes les techniques et répertoria ainsi trois grandes catégories : projections, *nage-waza* 投技, techniques de contrôle, *katame-waza* 固技, et coups frappés, *ate-waza* 当技, chaque catégorie étant elle-même subdivisée en différentes sections, suivant la position du corps, la partie du corps la plus importante pour l'action (main, hanche, jambe) ou la spécificité de la technique (immobilisation, *osaekomi-waza* 抑込技, étranglement, *shime-waza* 絞技, etc...). De plus, Kanô mit en évidence les principes en jeu dans le déroulement de l'action, à savoir mise en déséquilibre de l'adversaire (*kuzushi*), placement du corps (*tsukuri*) puis exécution de la technique (*kake*). Il était désormais possible de s'entraîner d'une manière méthodique suivant cette analyse, et l'efficacité augmenta d'autant que Kanô accorda beaucoup d'importance à l'explication orale des techniques, incitant aussi les étudiants à poser des questions. Par ailleurs, il enseigna systématiquement les brise-chutes, *ukemi*, et eut la volonté de retirer toutes les techniques dangereuses. Le *jûdô* s'établit ainsi comme sport.

Il conçut aussi un système marquant la progression dans l'étude : *kyû* en ordre dégressif, du cinquième au premier, puis *dan* en ordre inverse. Les écoles de *jûjutsu* décernaient des diplômes, mais leurs appellations variaient en fonction des styles, et aucune école n'avait

<sup>30</sup> Dans les écoles enseignant le maniement des armes, on parle respectivement de *shidachi* 仕太刀 et d'*uchidachi* 打太刀.

<sup>31</sup> Textuellement : «mettre en désordre», c'est-à-dire utiliser librement les techniques ordonnées dans les *kata*.

imaginé de jalonner la progression par une numérotation ressemblant à celle du système scolaire. L'idée séduit et fut copiée par tous les autres sports de combat. De même c'est Kanô qui le premier pensa à faire porter une ceinture noire aux titulaires de *dan*, couleur qui désormais servit d'aiguillon pour l'étude.

A l'époque d'Edo, il n'y avait en général pas de costume spécifique pour l'entraînement au *jûjutsu*, qui se faisait en *hakama* et *kimono*. La pratique des *randori* entraînant une plus grande dépense physique que celle des *kata*, à la fin du *bakufu* la plupart des écoles de *jûjutsu* avaient opté pour la fonctionnalité en adoptant une tenue constituée d'une sorte de short et d'une tunique dont les manches étaient courtes. En 1907, Kanô adopta un costume dont les manches couvraient les coudes, et les jambes du pantalon, les genoux. Ce nouveau vêtement permettait d'éviter les blessures aux membres et influença beaucoup les techniques de projection qui devinrent plus amples. Dès 1885, il instaura la pratique régulière de compétitions. Tout en se situant dans la prolongation des tendances qui existaient depuis la période d'agonie du *bakufu*, il s'en démarquait en même temps car en organisant d'une manière systématique des compétitions, son but n'était pas seulement l'entraînement au combat réel, mais surtout la stimulation de l'émulation dans une optique sportive.

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les écoles de *jûjutsu* se concentraient sur les techniques de combat au sol et ne comprenaient quasiment pas de techniques debout, alors qu'au contraire les premières recherches de Kanô concernèrent ce domaine. Ceci explique peut-être en partie les réussites du *jûdô* dans les compétitions qui l'opposèrent aux autres écoles et en même temps le succès du *jûdô* auprès du public. L'image de l'homme debout, de plus en position dite «naturelle», *shizentai* 自然体, c'est-à-dire droit et non plus jambes arquées, buste légèrement en avant, comme c'était la tradition dans la plupart des écoles de *jûjutsu*, dut sembler séduisante au moment où s'opérait dans la société un mouvement de transformation du rapport au corps (redéfinition des critères de beauté, de santé...), impulsé par le contact avec l'Occident<sup>32</sup>.

---

<sup>32</sup> Les représentations picturales des scènes de combat au Moyen Age montrent fréquemment des bustes penchés. A l'époque d'Edo, les corps se redressent ; certaines écoles de maniement du sabre voulant des jambes droites et non plus pliées, apparaissent également. (En ce qui concerne les raisons invoquées pour ce type de changements, voir F. Champault. *Combattre sans se battre, une approche de la ritualisation du combat au Japon*. Thèse de doctorat I.N.A.L.C.O., 1994, pp.572-579) Toutefois il ne s'agit que de tendances, alors que de nos jours tous les sports de combat régis par des fédérations

## VI. LE JÛDÔ ET LES KATA, UN INÉVITABLE SACRIFICE

Le Kôdôkan avait été fondé en 1882, mais il fallut cinq ans pour créer les prototypes des principaux *kata* du *jûdô*.

Là encore, Kanô procéda d'une façon rationnelle et analytique. Chaque *kata* a sa propre fonction et est conçu pour des buts spécifiques. Les écoles de *jûjutsu* enseignaient leurs différents *kata* selon une succession définie par la tradition, mais dont les critères ne sont pas apparents. En revanche, l'ordre d'apprentissage des *kata* du *jûdô* est fondé, pour Kanô, sur une progression logique. Selon lui, *Jû no kata* doit être appris en premier car ses techniques reposent sur le principe de base du *jûdô* : on y vainc en utilisant la force de l'adversaire. De plus, il ne comprend pas de projections et les mouvements sont lents, ce qui le rend facile à apprendre pour un débutant. *Nage no kata* permet d'avoir une bonne compréhension des projections, techniques fondamentales pour le combat d'entraînement. Après les projections, il faut apprendre les techniques de contrôle (*osae-waza*), d'étranglement (*shime-waza*) et de luxation (*kansetsu-waza*), résumées dans *katame-no-kata*. Enfin, dans *kime no kata* 極の形 se trouvent réunies des techniques qui, selon Kanô, ne peuvent pas être appliquées au combat sportif (utilisation d'armes blanches, de coups de pieds et de poings). Outre ces quatre *kata*, les seuls essentiels pour Kanô, d'autres avaient été créés par lui, mais soit il les laissa inachevés, soit il ne sont plus pratiqués de nos jours, sinon un *kata* voué à l'éducation physique, dont une partie se pratique en solitaire, et destiné particulièrement aux très jeunes ou aux très âgés. Un *kata* occupe toutefois une place à part dans l'enseignement du *jûdô*, il s'agit du *koshiki no kata* 古式の形, «*kata* de l'ancien style» qui n'est autre que le *kata* du Kitô-ryû, légèrement modifié. Kanô avait un attachement particulier pour ce *kata* qu'il n'avait pas créé, puisqu'il l'interpréta lui-même souvent dans le rôle du *tori*, lors de démonstrations. Il considérait que ce *kata*, «doté d'un sens profond», «montrait la voie où le *jûdô* devient un art (*bijutsu*)»<sup>33</sup>. Il est par ailleurs intéressant de constater que si la transmission de l'enseignement du Tenjin shin.yô-ryû, par exemple, n'a pas connu d'interruption, le Kitô-ryû, lui, a pour un temps disparu demandent, comme garde de base, des corps droits. L'éducation physique occidentale nouvellement importée, lors des années Meiji, a certainement influencé l'élaboration de cette nouvelle image du corps.

<sup>33</sup> Kanô J., «Ippan no shûgyôsha ni kata no renshû wo susumeru» 一般の修業者に形の練習を勧める. *Yûkô no katsudô* 有効の活動, Tôkyô, Kôdôkan, 1921, p. 5.



en tant qu'école, comme s'il avait été absorbé par le *jûdô*.<sup>34</sup> Hormis ce *kata*, de caractère différent de ceux créés par Kanô, ceux du *jûdô* sont tous orientés vers des buts, ils ne sont pas une fin en soi, mais considérés par Kanô comme des moyens pour atteindre des buts spécifiques. C'est la raison pour laquelle il ne voyait aucun obstacle pour que soient créés dans l'avenir d'autres *kata* en fonction de nouveaux objectifs. Il faisait l'analyse suivante leurs désavantages. Comme l'ordre des techniques y est codifié, ils sont partiellement inefficaces comme entraînement au combat. Ils ne constituent pas non plus une méthode d'éducation physique complète car les types de mouvements qu'ils impliquent sont également déterminés. Toutefois les *kata* sont pratiques en ce qu'ils peuvent être pratiqués à tout âge. Les *randori* sont plus séduisants que les *kata* en raison de la plus grande liberté qu'ils impliquent. Mais toutes les techniques dangereuses ayant été supprimées des *randori*, ce n'est en définitive qu'au moyen des *kata* que peuvent être étudiées des techniques éventuellement mortelles. Enfin, bien que les possibilités de types de mouvements soient extrêmement nombreuses lors des *randori*, ces possibilités connaissent des limites, et des déviations individuelles vers une certaine catégorie de mouvements peuvent apparaître. Pour que le *jûdô* forme une méthode complète, et d'entraînement au combat et d'éducation physique, *kata* et *randori* sont donc également indispensables. Kanô considérait que les *kata* étaient la grammaire du *jûdô*, les *randori* étant eux comparables à la rédaction libre d'un texte<sup>35</sup>. *Randori* et *kata* devaient donc, en théorie, être également pratiqués. Cependant, dans les faits, les *randori* eurent beaucoup plus de succès, ce que Kanô regretta plus tard. Il interpréta le peu d'étude des *kata* comme étant dû à leur difficulté d'accès : on ne peut les comprendre, écrit-il, qu'après beaucoup de temps, donc ils semblent moins intéressants que les *randori*<sup>36</sup>. Déjà en 1921, Kanô était conscient qu'il n'y avait que peu d'enseignants à connaître les *kata* et il recommandait, si nécessaire, leur étude d'après les publications du Kôdôkan. L'ordre des mouvements une fois assimilé, il pensait qu'il était facile de corriger les éventuelles erreurs faites par l'étudiant. La volonté de propagation rapide du *jûdô* n'avait pu être qu'un obstacle à l'étude des *kata* qui n'est pas directement liée avec la réussite en compétition sportive.

---

<sup>34</sup> Ce style a été restauré à la fin des années soixante-dix.

<sup>35</sup> Voir par exemple Kanô Jigorô *chosaku-shû* 嘉納治五郎著作集, Tome 2, Tôkyô, Gogatsu shobô, 1992, pp. 280-81.

<sup>36</sup> Kanô J., *Yûkô no katsudô*, p. 6.

## DU JÛJUTSU AU JÛDÔ...

Il serait insuffisant de dire que les *kata* des arts de combat sont des formes devenues des normes. Il ne s'agit pas de formes statiques, mais de conduites, d'actions corporelles et donc organisées dans le temps. A l'époque d'Edo, les *kata* étaient de véritables processus de formation de l'individu, liés à une appréhension esthétique du monde. Ils ne représentaient pas uniquement une méthode dirigée vers un but, mais étaient une fin en soi. La répétition des mêmes mouvements devait idéalement engendrer une perfection individuelle construite dans le temps et inscrite dans l'instant. En détruisant les anciennes normes de l'apprentissage, Kanô Jigorô a enlevé cette dimension de la pratique du *jûdô*. La discipline y a gagné de devenir un sport aisément compréhensible dans le monde entier. Les *kata* n'y sont plus une «forme de connaissance comportementale»<sup>37</sup> ou une fiction qui trouve son propre but en elle-même, mais seulement une méthode parmi d'autres. La façon même d'apprendre donne un sens spécifique à ce qui est appris. Quand Kanô autorise l'apprentissage livresque des *kata*, il ne s'agit plus que d'une simple acquisition des techniques ou des «formes», alors que l'apprentissage impliquait traditionnellement l'investissement de la personne dans son entier. Les *kata* jouent désormais principalement le rôle d'une mémoire. La pratique intensive des compétitions entraînant une évolution des techniques, leur existence permet la sauvegarde de l'art dans sa forme originelle. Puisqu'il s'agit de séquences de techniques, on comprend que Kanô ait parlé à leur sujet de grammaire et non par exemple de lexique. Les *kata* sont une caractéristique des arts de combat japonais, on ne retrouve rien d'équivalent dans la boxe française ou dans l'escrime par exemple. Ils représentent l'intuition fondamentale que l'essentiel n'est pas dans un geste correct, mais dans une liaison correcte de gestes. Mais il est intéressant de constater que de nos jours, si le Kôdôkan détermine très précisément les techniques et les fonctions de chaque *kata*, il ne donne aucune définition officielle de ce qu'est un *kata*. Une certaine ambiguïté subsiste parfois, et l'on peut lire par exemple, dans *Jûdô no kata*, qu'un *kata* est composé de tant de techniques (*waza*) ou, suivant les chapitres, de tant de... *kata*.<sup>38</sup> L'ensemble «*kata*» est en effet composé d'unités qui sont elles-mêmes des *kata*. Toute technique peut être considérée comme un *kata*, mais pour cela il faut qu'elle soit stylisée et perçue comme une norme et qu'elle fasse partie d'un ensemble lui-même considéré comme *kata*. On ne parlera pas de *kata* pour désigner la même technique, lors d'un entraînement

<sup>37</sup> Minamoto R., *Kata* 型, Tôkyô, Sôbunsha, 1989, p. 281.

<sup>38</sup> Kotani Sumiyuki 小谷澄之 et Ôtaki Tadao 大滝忠夫, Tôkyô, Fumaidô, 1994 (1ère édition 1953).

conventionnel (*yakusoku geiko*) où l'*uke* collabore avec le *tori* pour apprendre et appliquer cette technique, par exemple. Toujours est-il que dans le domaine des arts de combat ou plus spécifiquement du *jûdô*, quand on parle en général de *kata*, c'est à l'ensemble que l'on fait référence, et non aux unités qui le composent.

La rapidité et le rendement de l'apprentissage du *jûdô* sont certains, mais ce qui est appris est autre chose que ce qu'enseignaient les vieilles écoles de *jûjutsu*. Kanô appréciait lui-même hautement le *kata* du Kitô-ryû, ce *kata* qui montre «la voie où le *jûdô* devient un art», puisqu'il choisit de l'incorporer dans le cursus de sa discipline et l'interpréta lui-même souvent. Il pensait aussi qu'il fallait recourir aux *kata* si l'on voulait s'exercer à une forme de danse exprimant avec le corps «le mouvement des choses entre le ciel et la terre»<sup>39</sup>. Cet aspect existait déjà pour lui dans les *kata* du *jûdô* en 1934, mais il souhaitait créer des *kata* orientés spécifiquement dans cette direction, qui serviraient en même temps d'éducation physique et spirituelle.

Toutefois, dans la divulgation du *jûdô*, ce sont l'efficacité, la rationalité et l'éducation physique qui ont été mis en avant. Le *jûdô* s'est constitué comme sport, non comme art. Les *kata* sont peu pratiqués. La dimension esthétique a disparu, en même temps que s'est estompée avec elle, l'idée d'épanouissement de la personne à travers le polissage des techniques.

---

<sup>39</sup> Kanô Jigorô Chosaku-shû , Tome 2, p. 281.